

Résumé des peines encourues pendant ma captivité

Première évasion : 31 jours de cellule au Stalag IX B

Deuxième évasion : 31 jours de cellule au Stalag IX B

Troisième évasion : 30 jours de cellule au Stalag IX A

Déporté à Rawa-Ruska du 1er mai 1942 au 13 août 1942

Enfermé dans une cellule de la prison de Kassa (Hongrie) pendant 2 mois et 5 jours.

Total : 157 jours de cellule et trois mois et demi de déportation à Rawa-Ruska.

Ma quatrième évasion réussit.

Actes de résistance en plus de ces quatre évasions :

- fabrication de faux papiers d'identité
- désarmement d'un sous-officier de l'armée allemande en Hongrie : une mitraillette et 41 cartouches.
- ai vécu neuf mois dans la clandestinité en Hongrie.

Première tentative d'évasion (septembre 1941) Récit détaillé

Je faisais partie du kommando 242 du Stalag IX B. Nous étions cantonnés dans une salle de spectacle à Offenbach-am-Main près de Francfort et gardés militairement comme tous les kommandos à cette époque.

J'avais réussi à me mettre en relation avec un travailleur français civil qui m'avait promis un costume civil dès ma sortie du kommando. Le jeune-homme devait partir en permission trois jours plus tard.

Le 10 septembre au soir, vers 11 heures, je sortis du kommando après avoir forcé une porte. Je retrouvai le civil français dans la rue presque aussitôt, et il fut décidé que je me cacherais pendant trois jours chez son amie (une Allemande) en attendant qu'il obtienne sa permission. Tous les soirs, il m'apportait à manger dans ma cachette et l'Allemande elle-même, qui était complice, me donna elle-même à manger.

Au bout de ces trois jours, les recherches étaient certainement abandonnées, aussi je n'hésitai pas à accompagner ce travailleur français jusqu'à la gare de Francfort. L'Allemande prit elle-même les billets (le mien jusqu'à Kaiserslautern seulement, car j'ignorais si la frontière après Sarrebruck était gardée). Le voyage se fit sans encombre, dans le même compartiment que des soldats et des sous-officiers allemands. Le civil voyageait dans un autre compartiment mais dans le même wagon.

Vers minuit, nous étions à Kaiserslautern. Au départ du train, je sortis du wagon et grimpai par l'échelle de fer jusqu'au-dessus des soufflets. Il y avait là une planche solide sur laquelle on pouvait s'étendre. Malgré la vitesse du train (c'était le rapide Berlin-Paris), je n'avais pas trop froid à cause d'une veste en cuir que je portais. Je traversai ainsi Sarrebruck, puis Metz et je me croyais déjà sauvé ; les gares étaient mal éclairées, ce qui m'aidait beaucoup.

A la gare frontière de Novéant, entre Metz et Pont-à-Mousson, le train s'arrêta. Il faisait noir et je ne bougeai pas. Il était 3 heures du matin. Je pensais pouvoir aller ainsi jusqu'à Châlons-sur-Marne. Cette confiance fut la cause de ma perte. Les douaniers allemands perquisitionnaient dans le train, et même en dehors. A un moment donné, je sentis un jet de lumière projeté sur moi : on m'avait vu !

Je fus ainsi repris le 14 septembre 1941, à deux pas de la France. Le travailleur civil ne fut pas inquiété ; il alla même chez mes parents et leur apporta la valise où se trouvait tout ce que j'avais emporté.

Après cette évasion échouée, Léon Hubert a rejoint le Stalag IX B. Il a été condamné à 31 jours de cellule avec un régime alimentaire particulièrement frugal : une soupe tous les trois jours, un cinquième de boule de pain et de l'eau ; puis il a été envoyé dans un kommando de travail très dur.

Deuxième tentative d'évasion

Ma mémoire n'a pas retenu le nom du village où était installé ce kommando, où je ne suis d'ailleurs resté qu'une quinzaine de jours, puisque ma résolution était prise dès mon arrivée de m'échapper de nouveau. Nous travaillions très péniblement dans une briqueterie. Insuffisamment nourris et habillés, nous étions contraints de passer la journée entière dans la carrière d'argile sous la pluie, avec de la boue jusqu'aux genoux.

Je préparais donc ma nouvelle évasion. Le plus grand problème consistait à amasser suffisamment de vivres pour la route. Les sentinelles ne nous remettaient nos colis que par morceau : quelques biscuits un jour, une barre de chocolat le lendemain, etc. Malgré la faim qui me travaillait, je résolus cependant de constituer un stock de vivres en ne consommant pas sur le champ ce qu'on voulait bien me donner de mes colis. J'allais ainsi presque journallement rendre visite à mon petit magasin à vivres situé dans un tas de briques. Un jour, une sentinelle me surprit au beau milieu de ce travail. Toutes mes protestations ne servirent à rien, car malheureusement il n'y avait aucun doute possible. Je fus signalé au chef du kommando qui me fit convoquer à son bureau le soir à 9 heures.

De notre baraque pour aller à ce bureau, il y avait une centaine de mètres à parcourir entre des tas de sable, de briques et de divers matériaux. Mon retour au camp était à peu près certain, aussi décidai-je de risquer le tout pour le tout, en tentant de m'échapper le soir-même pendant qu'on me conduirait au bureau du chef. Une sentinelle marchait derrière moi, l'arme à la bretelle. La nuit était assez noire, trop noire peut-être. Je n'avais rien pu prendre sur moi. La sentinelle le savait et ne se méfiait donc pas. Nous marchions en silence et je faisais effort pour ne pas penser au danger de ce fusil, de cette baïonnette que je savais derrière moi. Je tâchais d'être lucide, de vouloir, de vouloir très fort.

Alors, je me retournai brusquement, je me précipitai vers la sentinelle en essayant de la renverser par surprise. Mon but était de l'étaler par terre au moyen d'un croc-en-jambe. J'y réussis, d'ailleurs, mais je tombai moi-même, de telle façon que je ne pus pas me relever assez rapidement. Le soldat allemand réussit à me retenir, accroché à ma jambe. Son fusil était tombé à quelques mètres. Comme j'étais moins fort que mon gardien, il me maîtrisa assez rapidement. D'ailleurs, voyant la partie perdue, je me gardai bien de résister plus longtemps. Il reprit son fusil tout en me tenant fermement par le col de ma veste.

J'étais désormais absolument à sa merci, et je dois lui rendre cette justice qu'il n'abusa pas de la situation. Je lui sais grâce aujourd'hui d'avoir commué en quelques coups de crosse le coup de baïonnette ou de fusil qu'il était en droit de me donner. Il ne m'épargna guère les coups tout le long du chemin et c'est en titubant que j'arrivai dans le bureau du chef de kommando.

Lorsque la sentinelle raconta ce qui venait de se passer, le sergent prit immédiatement la décision de me renvoyer au camp dès le lendemain matin. Il me jugea sûrement très dangereux, car il me fit l'honneur de me faire accompagner jusqu'au camp par quatre sentinelles armées.

Au camp, je fis quelques jours de baraque disciplinaire, puis on m'admit de nouveau en cellule pour 31 autres jours au régime que j'ai décrit plus haut : une soupe tous les trois jours, un cinquième de boule de pain et de l'eau, le tout assorti de la « promenade » devant le rouleau rempli de pierres.

Troisième tentative d'évasion

Après avoir purgé les 31 jours de cellule consécutifs à ma deuxième évasion, au Stalag IX B à Bad Orb, on m'enferma dans la baraque disciplinaire du camp avec les autres récidivistes. Au bout de quelques jours, l'ordre arriva de nous faire changer de Stalag. On nous rassembla un jour de décembre 1941. L'escorte était d'importance : quelques vingt ou vingt-cinq soldats armés. Nous pensions arriver dans un autre camp au bout de notre voyage. Il n'en fut rien. A la gare de Hersfeld, nous changeâmes d'escorte ; nos nouveaux gardiens étaient accompagnés d'un énorme chien policier. On nous fit monter en camion jusqu'au fameux kommando disciplinaire de Friedewald¹. Nous

¹ Friedewald (kommando 1512) entre Cassel et Fulda ; voir la notice biographique de Rémi Geslain.

étions là 19 malheureux arrivés de Bad Orb et il y avait pour nous garder une vingtaine de soldats commandés par un sergent et un adjudant. Les baraques où nous logions étaient soigneusement entourées de barbelés et une sentinelle faisait la ronde jour et nuit autour de ce camp. Le chien policier était près de la porte. Au début, les Allemands jugèrent bon de ne pas nous sortir de derrière ces barbelés, même pas pour travailler, par crainte des évasions. Cependant, il fallait bientôt nous sortir pour déblayer la neige que le vent accumulait sur les routes environnantes. Nous partions chaque matin vers 7 heures pour ne rentrer que le soir vers 6 ou 7 heures. C'était pendant les mois les plus durs de l'hiver 41-42. Les températures de -15° et même -20° n'étaient pas rares. Il était donc absolument inhumain de nous faire rester dehors pendant près de 10 heures alors que nous étions tous sous-alimentés et mal vêtus. Le plus dur était de ne pouvoir être à l'abri, même pas pour manger à midi. Une marmite de rutabagas arrivait chaque jour sur le terrain, même lorsqu'il faisait -15° dehors de froid.

Ces conditions rigoureuses alliées à une vigilance des plus sévères de nos gardiens n'empêchaient pas les évasions individuelles du lieu même de travail. Mais il importe de signaler ici une tentative d'évasion collective du kommando lui-même au moyen d'un souterrain. Nous travaillâmes à ce souterrain pendant plus de deux mois. Il fallait permettre à tout le kommando (environ 50 prisonniers, car notre nombre initial avait grandi pendant l'hiver) de s'évader en bloc. L'ouvrage avait 13 mètres de long et était bien près d'aboutir quand notre affaire fut découverte par les Allemands. Deux mètres environ restaient à creuser. Des plans avaient été faits pour s'emparer d'un autocar du village de Friedewald, véhicule qui devait nous conduire en une nuit jusqu'à proximité de la frontière française.

A mon avis, ce fut la découverte de cette tentative d'évasion collective qui motiva notre déportation à Rawa-Ruska au début du mois de mai 1942. Tout le kommando fut expédié en Pologne, à l'exception d'un ou deux camarades, ce qui nous fit penser à l'époque que nous avions été dénoncés par l'un d'eux.

Pour revenir à cette tentative d'évasion collective, je dois dire que, dans nos plans, figurait également l'idée de doter le plus grand nombre de camarades d'une feuille de permission (fausse bien entendu) de travailleurs civils français se rendant régulièrement en France. Je fus chargé de confectionner ces feuilles en calligraphiant des formulaires à la main au moyen d'une plume spéciale. J'en réussis quelques-unes, mais c'était un travail extrêmement long et délicat. Je fabriquais les cachets nécessaires dans du savon.

Après la découverte de notre souterrain, je résolus de préparer mon évasion avec un seul camarade : Rocofort François. L'idée à utiliser était très simple mais très dangereuse, comme on va le voir. Sur le lieu de travail, nous étions de plus en plus surveillés ; d'autre part, il fallait partir les mains vides ou avec une dizaine de biscuits au plus. Nous étions à la mi-mars et l'hiver n'était pas encore fini, bien qu'il dégelait partout. Il fallait emporter des provisions suffisantes dans des sacs et, pour cela, il fallait absolument partir du kommando. L'astuce que nous utilisâmes fut la suivante : cacher nos deux sacs dans la grande marmite qu'on rapportait chaque soir à la cuisine située en dehors du camp mais tout près.

Le 17 mars 1942 au soir, nous décidâmes de mettre notre plan à exécution. Une fois les sacs mis dans la marmite, nous appelâmes la sentinelle pour nous ouvrir la porte du camp afin de rapporter ce récipient à la cuisine. Tout se passa comme prévu. Une fois à la cuisine qui, par bonheur, était vide, nous prîmes nos sacs, ouvrimmes une fenêtre de derrière qui donnait sur un chemin au-delà duquel s'étendait une forêt. La fenêtre fut vite enjambée, la route franchie et nous voilà dans le bois. Pendant ce temps, deux minutes environ, la sentinelle attendait notre retour de la cuisine. Que se passa-t-il dans son esprit ? Dieu seul le sait. Toujours est-il que l'alerte que nous attendions d'une se-

conde à l'autre ne se produisit pas tout de suite. Heureusement d'ailleurs, car nous nous étions fourvoyés dans le bois où la couche de neige humide était encore très épaisse, à tel point d'ailleurs qu'il était impossible d'avancer. Nous résolûmes alors, en un éclair, de sortir comme on pourrait du bois, afin de gagner le sol dur d'un chemin qui se trouvait non loin de là. Ce fut alors comme si on nous avait enlevé des boulets aux pieds et qu'on les avait remplacés par des ailes. Cependant, l'alerte ne se produisait toujours pas. Nous étions à une centaine de mètres du kommando, la nuit descendait trop lentement. Nous eûmes soin, pendant notre course, de répandre un peu de poivre derrière nous afin de dérouter le chien policier qu'on ne manquerait pas de mettre à nos trousses dans quelques instants. Nous gagnâmes rapidement l'autostrade qui nous permit de nous éloigner de la zone dangereuse. Quelques minutes après, nous étions dans un autre bois où nous pûmes enfin respirer.

L'alerte que nous avions tant redoutée ne fut donnée que dix minutes après notre départ. Nous pûmes assister de loin au va et vient précipité des sentinelles munies de lanternes. Toutes ces lumières vues de loin semblaient courir de tous côtés, comme si elles avaient été portées par des fous. Ce spectacle d'affolement nous gonfla d'aise. Nous nous remîmes en route le cœur plein d'espoir.

Ce fut une évasion extrêmement pénible et qui finit mal, comme les deux premières. Une semaine environ après mon départ, je fus repris à Francfort-sur-le-Main, à quelques 150 km de là. Je fus ramené au kommando quelques temps après, seul, car en cours de route, j'avais perdu de vue mon camarade Rocofort pendant une chaude alerte. Je fus enfermé un mois et astreint au travail le plus avilissant qui consistait à vider un WC avec des seaux.

Dans les premiers jours de mai 42, je suivis mes camarades vers le lointain camp de représailles de Rawa-Ruska.

Récit détaillé et circonstancié pour l'évasion réussie, la quatrième : de Rawa-Ruska vers la Hongrie

Le 13 août 1942, nous faisons partie d'un groupe de prisonniers qui était allé en bordure d'une forêt voisine du camp pour confectionner des balais. A l'aller et au retour, nous étions fortement escortés par des sentinelles armées qui ne relâchaient pas non plus leur vigilance pendant notre travail. Bien que nous fussions pendant des heures à la lisière des bois, il ne nous était pas facile de nous éloigner, surtout pas en groupe. Or, nous voulions nous échapper à trois : Alexandre Leroy, Maurice Dubois et moi. Il fallut donc s'éloigner un par un sous le prétexte d'aller aux cabinets. Aussitôt groupés, nous ne perdons plus une seconde. Nous nous glissons dans le bois et nous nous éloignons le plus rapidement possible de la zone dangereuse. Dix minutes après notre départ, nous nous réfugions au milieu d'un champ de blé, car nous savions par expérience que les Allemands fouillaient le bois à fond après chaque évasion. Et de ce fait, nous n'avons pas été inquiétés dans notre cachette pendant tout l'après-midi.

Le soir venu, nous nous sommes mis en route à travers la plaine. Notre but était de gagner la Hongrie en passant par la Slovaquie où nous devons pénétrer par le col d'Uzok². Après 22 jours de marche, nous arrivâmes au cœur de la Hongrie, près de Miskole. Tout le chemin fut parcouru à pieds, tantôt de jour, tantôt de nuit suivant le terrain. Durant ce trajet, nous nous sommes presque exclusivement nourris de pommes de terre à peine mûres prises dans les champs. Il faut dire cependant, qu'à plusieurs reprises, nous avons obtenu une aide efficace de la population polonaise. C'est

2 Tel que Léon Hubert l'a écrit. Nom local : Przelecz Uzocka, ou col d'Oujok.

grâce à de pauvres paysans par exemple, que Dubois et moi réussîmes à échanger nos uniformes contre des vêtements civils, ce qui nous rendit le plus grand service plus tard.

Nous étions médiocrement équipés pour une expédition de ce genre. Notre boussole était de notre propre fabrication et notre carte n'était qu'une copie d'une copie de carte, sans doute prise dans un atlas d'écolier. Nous savions cependant avoir à traverser une grande rivière : la San, affluent de la Vistule. Il ne fallait pas songer à la franchir sur un pont, dans une ville. Finalement, la chance mit sur notre chemin un passeur polonais qui nous prit sur son bac sans même que nous eussions à prononcer un mot.

La veille du passage de la frontière slovaque, notre camarade Leroy fut pris par un Polonais, sans que nous puissions venir à son secours. Le lendemain, Dubois et moi franchîmes la frontière slovaque au col d'Uzok, en marchant à pieds à travers la forêt.

Nous n'avions qu'une carte fort imprécise, un plan à une très petite échelle calqué et recalqué on ne sait combien de fois et que les prisonniers se passaient de l'un à l'autre à Rawa-Ruska. Nous n'avions jamais eu l'original sous les yeux. Notre boussole était également un instrument de fortune, fabriquée elle aussi à Rawa-Ruska. Pour toutes ces raisons, il était impossible de suivre un itinéraire autre que la ligne droite de Rawa-Ruska au col d'Uzok, à travers monts et vaux.

La Slovaquie fut traversée en six jours, malgré les montagnes élevées et malgré quelques chaudes alertes. Nous atteignîmes la frontière hongroise le 1^{er} septembre 1942 à une heure du matin, alors que nous venions de marcher dans un torrent, le Hernad, pendant plus d'une heure car il était impossible d'avancer à travers la montagne qui surplombait la rivière. En sortant de l'eau, nous fûmes arrêtés par des gardes-forestiers hongrois, puis emmenés le lendemain à Kositze (alors ville hongroise). Après interrogatoire, le policier nous fit comprendre que nous serions renvoyés en Allemagne. Il prit notre boussole, mais il nous restait une autre copie de notre carte. Profitant alors d'un moment d'inattention au commissariat de police, nous nous enfûmes de nouveau et réussîmes à passer devant la sentinelle sans nous faire arrêter. Une nouvelle marche à travers la nature commença, mais au bout de cinq jours, nous fûmes arrêtés de nouveau par un garde-champêtre à 14 km de Miskole.

On nous renvoya à Kositze, dans le même commissariat de police où nous rencontrâmes le même fonctionnaire qui nous avait interrogés. Il avait sans doute reçu un blâme pour nous avoir laissés partir, aussi sa réaction fut brutale ; il rédigea aussitôt un billet d'écrou et nous envoya moisir à la prison de Kositze où nous devons rester deux mois et cinq jours enfermés à deux dans une cellule.

Nous fûmes libérés le 10 novembre 1942, et envoyés au camp de Balatonboglar où se trouvaient d'autres internés français.